

Compte-rendu de la table ronde organisée autour du festival Gindou, projet labellisé "Année européenne du dialogue interculturel"

L'Aedi fait son cinéma à Gindou

Dans le cadre de l'année européenne du dialogue interculturel, Respect Magazine, sous le parrainage du ministère de la culture et de la cité nationale de l'histoire de l'immigration, s'est rendu aux Rencontres cinéma de Gindou pour animer le «ciné-tchatche» des jeunes scénaristes du concours «Le goût des autres».

D'Aquitaine, du Midi-Pyrénées ou du Limousin, les scénaristes en herbe se sont réunis cette année autour du thème de la mémoire de l'immigration. Individuellement ou par équipe, ils ont planché dans un exercice que la plupart découvrent.

Parmi les scénarios les plus remarquables, Un Secret incongru, de Sidonie Staples, de la MCJ La Souterraine, évoque l'isolement de Peter, 13 ans, dont la famille, emmurée par un lourd secret, quitte la Provence pour rejoindre l'actuelle Berlin. «Avant que je n'aie fini, je n'avais pas réalisé que j'étais un peu en train d'écrire mon histoire», dit-elle sobrement.

Une Saga à la française, écrit par Ségolène, Karen, Cynthia et Priscillia, en BEP secrétariat au lycée professionnel Antoine Lomet à Agen, raconte l'histoire d'Hakim, lycéen menacé de reconduite à la frontière. Une histoire vraie : «On est parties d'une histoire réelle, forte. Celle d'un camarade du lycée, sénégalais, dont les papiers étaient arrivés à expiration et n'avaient pas été renouvelés. Il devait quitter la France et c'était pendant Noël. On s'est tous réunis, avec d'autres établissements, pour le soutenir. On a tenu à protéger notre ami lors de l'écriture du scénario, pour qu'il ne soit pas embarrassé.» Il s'agissait «d'un jeune particulièrement intégré et populaire dans l'établissement ainsi que dans son village » souligne Christelle, leur professeur, qui se rappelle «une belle chaîne de solidarité qui a permis de faire triompher le droit !». Les jeunes filles confirment : «On a eu plusieurs cas comme ça dans le département et on ne pouvait pas rester sans rien faire. C'est l'histoire d'une rencontre entre plusieurs jeunes de plusieurs lycées, unis autour d'une même cause.»

Un concours à la fibre militante, qui a pu compter sur la présence de Kennedy, Kariatou et Soraya, de la MJC Berlioz à Pau, venues présenter Noire de colère, qui a eu les faveurs du jury. Elles y invitent à découvrir l'existence de Désirée, née à Paris d'un père ancien tirailleur malien rentré au pays avec sa femme, et celle de sa fille métisse de 16 ans, Marie, qui se sent plus africaine qu'européenne. «On a fait ça en réaction au projet de loi sur les tests ADN», lance Kennedy, «On se sent concernées en raison de nos origines. On est inquiètes pour nous-mêmes, mais aussi pour les autres qui voudraient un jour venir en France». Un engagement que les filles souhaitent faire partager au plus grand nombre, à l'image de Kariatou : «Il faut faire comprendre aux gens qu'il faut s'intéresser à la question et qu'il faut réagir. Parce que certains s'en moquent.» Questionnée sur leur espoir d'être entendues, elle répond : «Je pense qu'on a fait passer un bon message avec notre scénario. Après, il faut voir les réactions.» Et Kennedy d'ajouter : «On aborde plusieurs points : la société de consommation, les contrôles d'identités abusifs, les pirogues sénégalaises... C'est un message complet que l'on a voulu faire passer.»

Un questionnement que l'on retrouve chez Pierre, du lycée François d'Estaing à Rhodéz, dont Lieu d'être décrit le périple d'Idriss, un orphelin africain qui tente de se construire malgré sa condition difficile. «Une histoire qui m'est venue suite à une discussion avec une copine qui vient du Burkina Faso» témoigne Pierre, qui précise ne pas être «confronté directement à la question de l'immigration». Une approche confirmée par Marina, son professeur de cinéma : «On n'est pas concernés par ces questions en Aveyron. Les immigrés que nous côtoyons sont intégrés depuis déjà très longtemps, nous ne vivons pas cette question au jour le jour comme ailleurs en France.» Un point de départ assumé, à partir duquel Pierre a voulu explorer le thème

«hors des sentiers battus» : «J'ai souhaité éviter les clichés liés au racisme, à la victimisation ou au misérabilisme, prendre le contre-pied. Idriss est orphelin, mais il réussit ses études et avance dans la vie.»

La discussion se poursuit entre jeunes, à l'instar de Kariatou : pour elle, le dialogue interculturel évoque «le dialogue entre les âges, les classes sociales, la découverte de l'autre en s'intéressant à sa culture. On met tout le monde dans le même panier, on mélange et on parle de tout en respectant les différences de chacun». Soraya poursuit : «Sur le festival, on échange avec des Espagnols, des Allemands ; c'est sympa. Je suis vraiment pour ces initiatives qui créent la rencontre.» Contrairement à Pierre et Marina, là d'où elle vient avec ses copines, l'immigration se vit au quotidien : «On vient d'un quartier dit sensible, à forte immigration. Il n'y a pas qu'une immigration africaine et nord-africaine, il y a de tout : des Kosovars, des Tziganes, des Gitans qui sont intégrés à la population. On ne les rejette pas, ça fait un réel mélange culturel. C'est, par exemple, différent du quartier d'en face, où les gens viennent à 90% du Maghreb, et où c'est moins mélangé.»

Soucieuse d'avoir des référents, elle assure que c'est un point important dans le fonctionnement de leur MJC : «On travaille avec des adultes, et il y a un vrai dialogue avec eux». L'importance d'interroger la mémoire des «anciens», de la famille pour mieux se situer apparaît de plus en plus. Kariatou fait valoir que toutes doivent leur présence en France «à ces immigrés qui ont tenté l'aventure et ont bouleversé leur vie», et sans qui elles n'auraient «pas réussi à s'intégrer». Une source de connaissance et d'épanouissement pour Soraya : «J'aimerais connaître toutes mes traditions, mes racines, même si avec mes parents, notamment ma mère, on en parle déjà un peu. J'aimerais voir ma famille, découvrir mes ancêtres. C'est un manque...» Une démarche qui parle à Sidonie : «Dans mon scénario, plus Peter en apprend sur son père, plus les morceaux se re-collent, et plus il comprend son histoire.»

Dans cette recherche identitaire, Christelle tient à relativiser l'importance du concept de nationalité. Pour elle, «la nationalité est une partie de l'identité, elle ne définit pas ce qu'est une personne ; tellement de choses entrent en jeu. D'où l'intérêt du dialogue interculturel, car c'est tellement compliqué de «connaître» réellement». Elle rappelle qu'«en France, un Français sur quatre a un grand parent d'origine étrangère» ; et que, si «on peut lire l'immigration sur certains traits de visage», l'histoire de l'immigration «est liée à celle de la France depuis des siècles». Surtout, ne pas oublier que «la première immigration avait la peau blanche. La population blanche a une histoire de l'immigration qui n'est pas si éloignée, on peut donc trouver beaucoup de similitudes pour construire ensemble.» Arrivée de Londres pour s'installer dans le Limousin, être blanche n'a pas épargné Sidonie du malaise de l'émigration : «Se sentir seul et étranger, affronter une forme de discrimination, ça fait un peu partie de mon histoire.», confie-t-elle.

D'autres sont plus critiques encore vis-à-vis du concept de nationalité. Ainsi, elle ne serait qu'«une chose abstraite créée dans des buts pas très nets», selon Claude. «À Toulouse, il y a le théâtre Sorano. Eh bien, Sorano était un Blanc d'origine sénégalaise. Ça ne veut rien dire !», lance-t-il. Il invite notamment les jeunes présents à découvrir La Trace, de Bernard Favre : «Un très bon film sur des Savoyards du royaume de Savoie qui, au 19^{ème} siècle, partent en Italie chaque hiver pour y vendre leur coton. Au retour d'un de leurs voyages, ils découvrent que la Savoie est devenue française...»

Message reçu pour Pierre, qui conclue : «Il nous manque, à tous, quelque chose pour bâtir sa vie. Ça peut être des problèmes liés à l'adolescence, mais pas seulement. C'est à chacun, dans son parcours, de dire «Je suis Pierre ou je suis Idriss». La question de l'identité, le fait d'appartenir à un groupe doit être clair pour soi».

Arezki Hamouche
www.respectmag.fr